

Neil Gaiman

Miroirs et fumée

Traduit de l'anglais par PATRICK MARCEL



Du même auteur aux éditions Au diable vauvert

GOOD OMENS (DE BONS PRÉSAGES), avec Terry Pratchett, roman

STARDUST, roman

DES CHOSES FRAGILES, nouvelles

NEVERWHERE, roman

AMERICAN GODS, roman

ANANSI BOYS, roman

L'OCÉAN AU BOUT DU CHEMIN, roman

PAR BONHEUR LE LAIT, novella illustrée par Boulet

LA MYTHOLOGIE VIKING, récits

SIGNAL D'ALERTE, nouvelles

L'ART COMPTE, essai illustré par Chris Riddell

RAGOÛT DE PIRATE, album illustré par Chris Riddell

VU DES POP CULTURES, anthologie

L'OCÉAN AU BOUT DU CHEMIN, roman illustré par Elise Hurst

Cycle illustré par Daniel Egnéus :

AMERICAN GODS

LE MONARQUE DE LA VALLÉE

LE DOGUE NOIR

ANANSI BOYS

Titre original : SMOKE AND MIRRORS

ISBN : 979-10-307-0638-3

© Neil Gaiman, 1998.

© Éditions J'ai lu, 2000, pour la traduction française.

© Éditions Au diable vauvert, 2001, 2023, pour la présente édition.

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

« Mais où il y a monstre, il y a miracle. »
OGDEN NASH, Dragons Are Too Seldom.

Pour Ellen Datlow et Steve James

Sommaire

Lire les entrailles : un rondeau.....	11
Une introduction	13
Chevalerie	51
Nicholas était... ..	67
Le prix.....	69
Le troll sous le pont.....	79
Ne demandez rien au diable	93
Le bassin aux poissons et autres contes	97
La route blanche.....	139
La reine d'épées	153
Changements	163
La fille des chouettes.....	175
La Spéciale des Shoggoths à l'ancienne	179
Virus	193
Cherchez la fille.....	197
Une fin du monde de plus	213
Alerte : animal à bout	237
On peut vous les faire au prix de gros	245
Une vie, meublée en Moorcock première manière	259
Couleurs froides	277
Le balayeur de rêves.....	289
Corps étrangers	291
Sizain vampire	311
La souris.....	313

Le changement de mer	325
Le jour où nous sommes allés voir la fin du monde	331
Vent du désert	339
Saveurs	341
Mignons à croquer	351
Les mystères du meurtre	353
Neige, verre et pommes	391

Lire les entrailles : un rondeau

— *Je voulais dire, expliqua-t-elle, qu'une personne ne peut
s'empêcher de vieillir.*

— *Une, peut-être pas, répondit Humpty Dumpty, mais
deux, certainement. Avec une assistance compétente, vous
auriez pu vous arrêter à sept ans.*

LEWIS CARROLL, *De l'autre côté du miroir.*

On blâmera la chance, hasard ou Destinée –
Les cartes, les étoiles, leur course coquette.
Demain se manifeste et fait payer la dette,
Petits ou grands qu'ils soient, des meurtres et baisers.
Tu veux savoir, m'amour, le futur ? Attends, et
Je comblerai ton impatience. De fait...
On blâmera la chance, hasard ou Destinée,
Les cartes, les étoiles, leur course coquette.

J'irai te voir, m'amour, à la nuit tombée,
Et tu ne sentiras que le froid que je jette.
J'attendrai ton sommeil, avant que je banquette,
Et ainsi donc sera ton futur consommé.
On blâmera la chance, hasard ou destinée.

Une introduction

*Écrire, c'est voler en rêve.
Quand on se souvient. Quand on peut.
Quand ça marche.
C'est aussi facile que ça.*
Carnet de notes de l'auteur, février 1992.

Ils font ça avec des miroirs. C'est un cliché, bien entendu, mais c'est également la vérité. Les magiciens emploient des miroirs, disposés en général à un angle de quarante-cinq degrés, depuis que les victoriens ont commencé à manifester en quantité des miroirs fiables et clairs, voici plus d'un siècle. John Neville Maskelyne a été le premier, en 1862, avec une armoire qui, grâce à un miroir astucieusement placé, dissimulait plus de choses qu'elle n'en révélait.

Les miroirs sont de merveilleux objets. Ils semblent dire la vérité, refléter vers nous la vie; mais disposez un miroir judicieusement et il vous mentira de façon tellement convaincante que vous croirez qu'un objet s'est volatilisé, qu'une boîte remplie de pigeons, de drapeaux et d'araignées est en fait complètement vide, et que des gens cachés en coulisses ou dans une fosse sont des fantômes qui flottent au-dessus de la scène. Orientez-le correctement, et un miroir devient un objet magique; il peut vous montrer

tout ce que vous pouvez imaginer et peut-être plusieurs choses que vous n' imaginez pas.

(La fumée estompe le contour des objets.)

Les histoires sont en quelque sorte des miroirs. Nous les employons pour nous expliquer comment le monde fonctionne et comment il ne fonctionne pas. Comme des miroirs, les histoires nous préparent au jour qui doit venir. Elles distraient notre attention de ce qui est tapi dans l'ombre.

Le fantastique – et toute fiction est un fantasme d'un genre ou d'un autre – est un miroir. Un miroir déformant, bien entendu, un miroir qui dissimule, orienté à quarante-cinq degrés par rapport à la réalité; mais un miroir, quand même, que nous pouvons mettre à profit pour nous raconter des choses que nous ne verrions pas autrement. (Les contes de fées, comme l'a dit un jour G. K. Chesterton, sont plus que vrais. Non pas parce qu'ils nous enseignent que les dragons existent, mais parce qu'ils nous disent qu'on peut vaincre les dragons.)

L'hiver a commencé aujourd'hui. Le ciel a viré au gris et la neige s'est mise à tomber et n'a pas cessé jusque bien après l'arrivée de la nuit. Je suis resté assis dans le noir pour regarder les chutes de neige, les flocons luisaient et scintillaient en entrant et en sortant de la lumière par virevoltes, et je me suis demandé d'où viennent les histoires.

C'est le genre de question qu'on se pose quand on invente des choses pour gagner sa vie. Je ne suis toujours pas convaincu que ce soit une activité digne d'un adulte, mais il est trop tard, désormais: apparemment, j'ai une carrière qui n'exige pas de se lever trop tôt le matin. (Quand j'étais enfant, les adultes me disaient de ne pas inventer des histoires, me mettant en garde contre ce qui se passerait si je continuais. À ce que je vois, ça consiste à beaucoup voyager à l'étranger et à ne pas se lever trop tôt le matin.)

La plupart des nouvelles de ce livre ont été écrites pour distraire les différents compilateurs qui m'ont commandé

des histoires pour des anthologies bien spécifiques (« C'est pour une anthologie d'histoires sur le Saint-Graal », « ... de sexe », « ... de contes de fées revus pour des adultes », « ... de sexe et d'horreur », « ... d'histoires de vengeance », « ... de superstitions », « ... encore de sexe »). Certaines d'entre elles ont été écrites pour m'amuser ou, plus exactement, pour me sortir de la tête une idée ou une image et la rendre inoffensive en la clouant sur le papier ; ce qui est une raison d'écrire aussi valable que n'importe quelle autre : libérer les démons, leur faire prendre leur essor. Certaines de ces histoires ont trouvé leur origine dans l'oisiveté : des lubies et des curiosités qui m'ont échappé.

J'ai un jour inventé une histoire comme cadeau de mariage pour des amis. Elle parlait d'un couple qui reçoit une histoire en cadeau de mariage. Elle n'était pas réconfortante. L'ayant composée, j'ai estimé qu'ils préféreraient sans doute un grille-pain, aussi leur ai-je acheté un grille-pain, et, à ce jour, je n'ai pas encore couché l'histoire sur le papier. Elle demeure au fond de mon crâne, en attendant que de futurs mariés puissent l'apprécier.

L'idée me vient à l'instant (en écrivant cette introduction avec un stylo à encre bleu-noir, dans un calepin à couverture noire, au cas où vous vous poseriez la question) que, bien que d'une façon ou d'une autre la plupart des histoires de ce recueil parlent d'amour sous l'une ou l'autre forme, il n'y a pas assez d'histoires qui se terminent bien, pas assez d'histoires d'un amour aussi réciproque qu'il le mérite, pour contrebalancer tous les autres genres que vous trouverez dans ce recueil ; qu'il existe, d'ailleurs, des gens qui ne lisent pas les introductions. Et puis, il se peut que certains d'entre vous se marient un jour, après tout. Donc, pour ceux d'entre vous qui lisent les introductions, voici la nouvelle que je n'ai pas écrite. (Et si l'histoire ne me plaît pas une fois terminée, je peux toujours biffer ce paragraphe, et vous ne saurez jamais que

j'ai arrêté d'écrire l'introduction pour commencer à composer une nouvelle, à la place.)

Le cadeau de mariage

Après toutes les joies et tous les tracas de la noce, après toute la folie et la magie (sans parler de l'embarras pendant le discours de fin de banquet prononcé par le père de Belinda, et assorti d'une projection de diapositives), une fois que la lune de miel fut terminée au sens littéral (mais pas encore au sens métaphorique) et avant que leur nouveau bronzage ait eu le temps de pâlir face à l'automne anglais, Belinda et Gordon se mirent en devoir de déballer les cadeaux de mariage et d'écrire leurs lettres de remerciements – des remerciements à proportion de chaque serviette-éponge et de chaque grille-pain, du presse-agrumes et du mini-four à pain, de l'argenterie et des assiettes, des théières et des rideaux.

« Bien, déclara Gordon. Voilà qui règle les remerciements pour les gros objets. Que reste-t-il ?

— Le contenu des enveloppes, répondit Belinda. Des chèques, j'espère. »

Il y avait plusieurs chèques, un certain nombre de chèques-cadeau, et même un chèque-livre de dix livres sterling de la part de la tante de Gordon, Marie, qui était pauvre comme une souris d'église, expliqua Gordon à Belinda, mais adorable, et qui lui avait envoyé un chèque-livre à chacun de ses anniversaires, du plus loin que remontent ses souvenirs. Et enfin, tout en bas de la pile, se trouvait une grande enveloppe en papier kraft.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Belinda.

Gordon ouvrit le rabat et en tira une feuille de papier de la couleur d'une crème de deux jours, aux bords supérieurs et inférieurs déchiquetés, et avec du texte sur un côté. On

avait tapé les mots sur une machine à écrire manuelle, chose que Gordon n'avait plus vue depuis des années. Il lut lentement la page.

« Qu'est-ce que c'est ? répéta Belinda. C'est de la part de qui ? »

— Je ne sais pas, répondit Gordon. Quelqu'un qui possède encore une machine à écrire. Ce n'est pas signé.

— C'est une lettre ?

— Pas exactement », fit-il. Il se gratta l'aile du nez et relut la page.

« Eh bien », dit-elle sur un ton exaspéré (mais ce n'était pas vraiment de l'exaspération ; elle était heureuse. En se réveillant le matin, elle vérifiait si elle était aussi heureuse que lorsqu'elle s'était endormie la veille au soir, ou lorsque Gordon l'avait réveillée pendant la nuit en la frôlant, ou lorsqu'elle l'avait réveillé. Et c'était le cas.) « Eh bien, qu'est-ce que c'est ? »

— Apparemment, c'est une description de notre mariage, dit-il. C'est très joliment écrit. Tiens », et il la lui fit passer. Elle l'inspecta.

Ce fut par un clair jour du début d'octobre que Gordon Robert Johnson et Belinda Karen Abingdon se jurèrent de s'aimer, de se soutenir et de s'honorer tant qu'ils vivraient tous deux. La mariée était radieuse et charmante, le marié était nerveux, mais visiblement fier et tout aussi visiblement ravi.

17

C'est ainsi que cela commençait. Le texte se poursuivait par une description de la cérémonie et de la réception, de façon claire, simple et spirituelle.

« Comme c'est gentil, dit-elle. Qu'y a-t-il de marqué sur l'enveloppe ? »

— *Les noces de Gordon et Belinda*, lut-il.

— Aucun nom ? Rien qui indique l'expéditeur ?

— Non, non.

— En tout cas, c'est très gentil, et c'est une idée charmante, dit-elle. Quel qu'en soit l'auteur. »

Elle vérifia à l'intérieur de l'enveloppe qu'il n'y restait pas autre chose qui leur aurait échappé, un billet de celui de leurs amis (les amis de Belinda, les amis de Gordon, ou leurs amis communs) qui l'avait rédigée, mais il n'y avait rien, si bien que, vaguement soulagée d'avoir un mot de remerciements de moins à composer, elle glissa la feuille de papier couleur crème dans son enveloppe, qu'elle rangea dans une boîte de classement, aux côtés d'un exemplaire du menu du banquet de noces et d'une rose blanche du bouquet de la mariée.

Gordon était architecte, et Belinda vétérinaire. Pour chacun d'eux, il s'agissait d'une vocation et non d'un travail. Ils avaient une vingtaine d'années. Aucun des deux ne s'était marié auparavant ni n'avait eu de liaison sérieuse avec quiconque. Ils s'étaient rencontrés quand Gordon avait amené Goldie, son *golden* retriever de treize ans, museau gris, à demi paralysée, au cabinet de Belinda pour le faire piquer. Il avait eu cette chienne alors qu'il était enfant, et il avait insisté pour rester avec elle jusqu'au bout. Belinda lui tint la main pendant qu'il pleurait et puis, de façon subite et non professionnelle, elle l'avait serré contre elle, étroitement, comme si elle pouvait forcer la douleur à lui sortir du corps, et le deuil, et le chagrin. L'un des deux demanda à l'autre s'ils pouvaient se revoir ce soir-là au pub local pour prendre un verre et, par la suite, aucun ne fut vraiment certain de savoir qui l'avait proposé.

La chose la plus importante à connaître sur leurs deux premières années de mariage, la voici : ils furent plutôt heureux. De temps en temps, ils se disputaient et, à l'occasion, ils avaient un accrochage spectaculaire pour rien de bien important, qui s'achevait en réconciliations éplorées, et ils faisaient l'amour, chassaient les larmes de l'autre par des baisers, et se chuchotaient des excuses sincères à l'oreille.

Au terme de la deuxième année, six mois après avoir arrêté de prendre la pilule, Belinda tomba enceinte.

Gordon lui acheta un bracelet serti de petits rubis, et il transforma la chambre d'amis en chambre d'enfant, tapisant lui-même les murs. Le papier peint était couvert de personnages de comptines, la bergère qui gardait ses moutons, Humpty Dumpty l'œuf d'Alice, et l'Assiette qui s'enfuit avec la Cuillère, répétés et répétés sans cesse.

Belinda rentra de l'hôpital la petite Mélanie dans son couffin, et la mère de Belinda vint passer une semaine chez eux, dormant sur le canapé du salon.

Ce fut le troisième jour que Belinda sortit la boîte de classement pour montrer à sa mère ses souvenirs de mariage et se remémorer ces moments. Elles sourirent de l'objet brun et desséché qui avait jadis été une rose blanche, et s'attendrirent sur le menu et l'invitation. Au fond de la boîte reposait une grande enveloppe en papier kraft.

« *Le mariage de Gordon et Belinda*, lut la mère de Belinda.

— C'est une description de notre mariage, dit Belinda. C'est vraiment charmant. Ça parle même de la projection de diapositives de papa. »

Belinda ouvrit l'enveloppe et en tira la feuille de papier couleur crème. Elle lut ce qui était tapé sur le papier et fit la grimace. Puis elle la remit en place sans mot dire.

« Tu ne me la montres pas, chérie ? demanda sa mère.

— Je crois que Gordon m'a fait une farce, répondit Belinda. Pas de très bon goût, d'ailleurs. »

Belinda était assise dans le lit, ce soir-là, donnant le sein à Mélanie, quand elle demanda à Gordon, qui contemplait sa femme et sa fille toute neuve avec un sourire niais sur le visage : « Chéri, pourquoi as-tu écrit ces choses ?

— Quelles choses ?

— Dans la lettre. L'histoire du mariage. Tu sais bien.

— Je ne vois pas.

— Ce n'était pas drôle. »

Il poussa un soupir. « De quoi parles-tu ? »

Belinda indiqua du doigt la boîte d'archives, qu'elle avait apportée à l'étage et posée sur sa coiffeuse. « Il y a toujours eu cette inscription-là, sur l'enveloppe ? demanda-t-il. Il me semblait que ça parlait de nos noces. » Puis il sortit et lut la feuille de papier aux bords irréguliers, et son front se plissa. « Ce n'est pas moi qui ai écrit ça. » Il retourna la feuille, inspectant le côté vierge comme s'il s'attendait à y trouver autre chose d'inscrit.

« Ce n'est pas toi qui l'as écrit ? demanda-t-elle. C'est bien vrai ? » Gordon secoua la tête. Belinda essuya une coulée de lait sur le menton du bébé. « Je te crois, lui dit-elle. Je pensais que c'était toi, mais ce n'est pas toi.

— Non.

— Montre-moi ça, encore », insista-t-elle. Il lui passa le papier. « C'est tellement bizarre. Je veux dire, ce n'est pas drôle, et ce n'est même pas vrai. »

Tapée sur la feuille figurait une brève description des deux années écoulées, pour Gordon et Belinda. Elles n'avaient pas été bonnes, selon le texte de la page. Six mois après leur mariage, Belinda avait été mordue à la joue par un pékinois, si gravement qu'on avait dû lui poser des points de suture. Il en était resté une vilaine cicatrice. Plus grave, des nerfs avaient été endommagés et elle s'était mise à boire, peut-être pour calmer la douleur. Elle soupçonnait que son visage répugnait à Gordon, et leur nouveau-né, lisait-on, était une ultime tentative pour ressouder leur mariage.

« Pourquoi est-ce qu'ils racontent ça ? demanda-t-elle.

— Ils ?

— Ceux qui ont écrit cette horreur. » Elle se caressa la joue du doigt : elle ne portait ni marque ni cicatrice. C'était une très belle jeune femme, même si, pour l'heure, elle semblait fatiguée et fragile.

« Comment sais-tu qu'ils sont plusieurs ?

— Je n'en sais rien, répondit-elle en faisant passer le bébé sur son sein gauche. Ça me semble le genre de choses qu'on fait à plusieurs. Écrire ça et le substituer au texte d'avant, et attendre que l'un de nous deux le lise... Allons, petite Mélanie, vas-y, elle est mignonne ma petite...

— Je le jette?

— Oui. Non. Je ne sais pas. Il me semble... » Elle caressa le front du bébé. « Garde-le, décida-t-elle. On pourrait en avoir besoin comme preuve. Je me demande si ce ne serait pas un tour d'Al. » Al était le plus jeune frère de Gordon.

Gordon glissa la feuille dans l'enveloppe, et rangea l'enveloppe dans la boîte d'archives, qu'on poussa sous le lit et, plus ou moins, qu'on oubliâ.

Aucun des deux ne dormit beaucoup au cours des quelques mois suivants, à cause des tétées nocturnes et des pleurs continuels, car Mélanie était un bébé sujet aux coliques. La boîte demeura sous le lit. Puis Gordon se vit proposer un poste à Preston, à plusieurs centaines de kilomètres au nord, et puisque Belinda était en congé de maternité et qu'elle n'avait aucun projet immédiat de reprendre son travail, elle trouva l'idée assez séduisante. Et donc, ils déménagèrent.

Ils trouvèrent une maison qui faisait partie d'un alignement bordant une rue pavée, haute, ancienne et profonde. Belinda effectuait de temps en temps des vacances chez un vétérinaire de la région, s'occupant d'animaux de petite taille et domestiques. Quand Mélanie eut dix-huit mois, Belinda donna naissance à un fils, qu'ils baptisèrent Kevin, comme le défunt grand-père de Gordon.

Gordon devint associé à part entière dans son cabinet d'architectes. Quand Kevin commença à aller à l'école maternelle, Belinda reprit le travail.

Ils ne perdirent jamais la boîte d'archives. Elle se trouvait dans une des chambres d'amis en haut de la maison, sous une pile vacillante d'exemplaires du *Journal de l'architecte*

et de *La Revue d'architecture*. Belinda songeait de temps en temps à la boîte d'archives et à son contenu et, une nuit que Gordon était parti en Écosse en tant que consultant pour la rénovation d'une demeure ancestrale, elle fit plus que d'y songer.

Les deux enfants dormaient. Belinda grimpa l'escalier jusqu'à la partie non décorée de la maison. Elle déplaça les magazines et ouvrit la boîte, qui (aux endroits où les magazines ne la masquaient pas) portait une couche de poussière de deux ans d'épaisseur. L'enveloppe disait toujours *Le mariage de Gordon et Belinda* et, pour être franche, Belinda ne savait pas s'il y avait jamais eu une autre inscription.

Elle sortit le papier de l'enveloppe et elle le lut. Puis elle le rangea, et resta assise, en haut de sa maison, en proie au trouble et à la nausée.

D'après le texte soigneusement tapé, Kevin, son deuxième enfant, n'était pas né ; le bébé avait avorté au bout de cinq mois. Depuis, Belinda souffrait de dépressions chroniques, profondes et noires. Gordon était rarement à la maison, lisait-on, parce qu'il entretenait une liaison assez sordide avec l'associée principale de sa compagnie, une belle femme, quoique nerveuse, de dix ans son aînée. Belinda buvait de plus en plus et portait des cols montants et des foulards pour masquer la cicatrice en toile d'araignée sur sa joue. Gordon et elle se parlaient peu, sinon pour s'adonner aux mesquines petites chamailleries de ceux qui redoutent les grandes disputes, quand on sait que tout ce qui reste à dire est trop énorme pour être prononcé sans anéantir deux existences.

Belinda ne souffla mot à Gordon de la dernière version du *Mariage de Gordon et Belinda*. Cependant, il la lut de son côté, ou quelque chose d'assez proche, quelques mois plus tard, quand la mère de Belinda tomba malade et que Belinda partit une semaine dans le Sud pour l'aider à s'occuper d'elle.

Sur la feuille de papier que Gordon sortit de l'enveloppe figurait la chronique d'un mariage, ressemblant à celle qu'avait lue Belinda, sinon qu'à l'heure actuelle, la liaison avec le patron de Gordon s'était mal terminée et qu'il craignait à présent pour son emploi.

Gordon aimait bien sa patronne, mais était incapable de s'imaginer avoir jamais avec elle une aventure sentimentale. Il aimait son travail, même s'il aurait souhaité en avoir un qui lui posât plus de défis que celui-ci.

La mère de Belinda se rétablit, et Belinda rentra à la maison dans la semaine. Son mari et ses enfants furent soulagés et ravis de la revoir.

Ce fut seulement la veille de Noël que Gordon parla de l'enveloppe à Belinda.

« Tu l'as regardée, toi aussi, non ? » Un peu plus tôt ce soir-là, ils s'étaient glissés dans les chambres des enfants pour garnir les chaussettes de Noël que ces derniers avaient accrochées. Gordon s'était senti euphorique en traversant la maison, en se tenant devant le lit de ses enfants, mais c'était une euphorie teintée de mélancolie profonde : la conscience que de tels moments de bonheur ne peuvent pas durer ; qu'on ne peut arrêter le temps.

Belinda savait de quoi il parlait. « Oui, lui dit-elle. Je l'ai lue.

— Qu'en penses-tu ?

— Eh bien, dit-elle, je ne crois plus à une plaisanterie. Pas même à une plaisanterie de mauvais goût.

— Hum, fit-il. De quoi s'agit-il, alors ? »

Ils s'assirent dans le salon en façade, les lumières tamisées, et la bûche qui se consumait sur son lit de braises jetait des clartés mouvantes jaunes et orange autour de la pièce.

« Je crois qu'il s'agit vraiment d'un cadeau de mariage, lui dit-elle. C'est le mariage que nous ne vivons pas. Les malheurs se produisent là-bas, sur la page, et non ici, dans notre vie. Au lieu de vivre cela, nous le lisons, en sachant

que ça aurait pu se dérouler de cette façon-là et aussi que ça n'est pas arrivé.

— Alors, tu crois que c'est de la magie? » Il ne l'aurait jamais dit à voix haute si on n'avait pas été la veille de Noël, et si l'éclairage n'avait pas été réduit.

« Je ne crois pas à la magie, déclara-t-elle fermement. C'est un cadeau de mariage. Et je crois que nous devrions nous assurer qu'il ne court aucun risque. »

Le lendemain de Noël, elle sortit l'enveloppe de la boîte d'archives pour la placer dans son tiroir à bijoux, qu'elle gardait fermé à clé, où la feuille reposa à plat sous ses colliers et ses bagues, ses bracelets et ses broches.

Le printemps se fit été. L'hiver se fit printemps.

Gordon était éreinté. La journée, il travaillait pour ses clients, concevant, s'entretenant avec les maçons et les entrepreneurs; la nuit, il veillait tard, travaillant pour son propre compte, créant pour des concours lancés par des musées, des galeries d'art et des établissements publics. Parfois, ses projets recevaient une mention honorable et étaient publiés dans des revues d'architecture.

Belinda travaillait plus souvent avec de gros animaux, ce qui lui plaisait: visiter des fermes, inspecter et soigner des chevaux, des moutons et des vaches. Parfois, elle amenait les enfants avec elle dans ses tournées.

Son téléphone mobile sonna alors qu'elle se trouvait dans un pré pour tenter d'examiner une chèvre grosse qui n'avait, s'avéra-t-il, aucune envie de se laisser capturer, et encore moins examiner. Elle abandonna la bataille, laissant la chèvre lui lancer un regard mauvais de l'autre côté du champ, et ouvrit le téléphone d'un coup de pouce.

« Oui?

— Devine?

— Bonjour, chéri. Hum. Tu as gagné à la loterie?

— Non. Mais tu brûles. Mon projet pour le Musée du patrimoine britannique fait partie de la sélection finale.

Ceci dit, je fais face à très forte partie. Mais je figure parmi les finalistes.

— C'est merveilleux!

— Je me suis arrangé avec Mme Fullbright et elle nous envoie Sonja comme baby-sitter, ce soir. On va fêter ça.

— Formidable. Je t'aime, dit-elle. Bon, maintenant, il faut que je retourne m'occuper de ma chèvre. »

Ils arrosèrent de trop de champagne un beau repas de fête. Cette nuit-là, dans leur chambre, tandis que Belinda retirait ses boucles d'oreilles, elle dit: « Et si nous regardions ce que raconte le cadeau de mariage? »

De l'autre côté du lit, il lui jeta un coup d'œil grave. Il ne portait plus que ses chaussettes. « Non, je ne crois pas. C'est une soirée spéciale. Pourquoi la gâcher? »

Elle rangea ses boucles d'oreilles dans le tiroir à bijoux et le ferma à clé. Puis elle retira ses bas. « Tu as raison, je suppose. J'imagine bien ce qu'il raconte, d'ailleurs. Je suis une alcoolique en pleine déprime et tu es un lamentable raté. Alors qu'en réalité, nous sommes... Bon, c'est vrai que je suis un peu pompette, mais ce n'est pas ce que je veux dire. Il est posé là, au fond du tiroir, comme le tableau au grenier, dans *Le Portrait de Dorian Gray*.

— « Et ce ne fut qu'à ses bagues qu'ils le reconnurent. » Oui. Je me souviens. Nous l'avons lu à l'école.

— C'est vraiment ça qui me fait peur, dit-elle en enfilant une chemise de nuit en coton. Que ce qu'il y a sur le papier soit le réel portrait de notre mariage actuel, et que tout ce que nous avons ne soit qu'une belle image. Que ce soit ça la réalité, et pas nous. Je veux dire » – elle parlait désormais avec conviction, avec la gravité des gens légèrement ivres – « est-ce que tu ne te dis jamais que c'est trop beau pour être vrai? »

Il hocha la tête. « Parfois. Ce soir, certainement. »

Elle frissonna. « Peut-être qu'en réalité je suis vraiment une alcoolique avec une morsure de chien sur la joue, que

tu baisses tout ce qui passe, que Kevin n'est jamais né et... et toutes ces horreurs. »

Il se leva, alla vers elle et l'entoura de ses bras. « Mais ce n'est pas vrai, lui fit-il observer. La réalité, c'est ici. C'est toi. C'est moi. Cette histoire de mariage n'est qu'une histoire. Ce ne sont que des mots. » Et il l'embrassa et la serra très fort contre lui, et ils ne dirent plus grand-chose, cette nuit-là.

Six longs mois s'écoulèrent avant que le projet de Gordon pour le Musée du patrimoine britannique soit déclaré vainqueur, bien qu'il ait été critiqué avec ironie dans le *Times* comme étant « d'un modernisme trop agressif », dans diverses revues d'architecture comme étant trop démodé, et qu'un des juges l'ait décrit, dans une interview accordée au *Sunday Telegraph*, comme étant « plus ou moins le candidat du compromis – le deuxième choix de tout le monde ».

Ils emménagèrent à Londres, louant leur maison de Preston à un peintre et à sa famille, car Belinda ne voulait pas que Gordon la mette en vente. Gordon travailla avec intensité, avec joie, sur le projet du Musée. Kevin avait six ans et Mélanie huit. Londres intimidait Mélanie, mais Kevin adorait la ville. Les deux enfants furent initialement dépités d'avoir perdu tous leurs amis et leur école. Belinda trouva un travail à temps partiel dans une petite clinique vétérinaire de Camden, travaillant trois après-midi par semaine. Ses vaches lui manquaient.

Les jours passés à Londres se changèrent en mois, puis en années et, malgré de ponctuelles restrictions budgétaires, Gordon était de plus en plus enthousiaste. Le jour approchait où l'on poserait la première pierre du musée.

Une nuit, Belinda s'éveilla aux petites heures et elle contempla son mari endormi à la clarté de la lumière jaune sodium du réverbère en face de la fenêtre de leur chambre. Il avait le front qui se dégarnissait, et ses cheveux

se clairsemaient. Belinda se demanda quelle impression elle aurait en se retrouvant un jour mariée à un chauve. Elle décida que ce serait plus ou moins la même impression qu'en ce moment. Plutôt agréable. Plutôt bonne.

Elle se demanda ce qui leur arrivait, à *eux*, dans l'enveloppe. Elle percevait sa présence, sèche et intimidante, dans un coin de leur chambre, mise sous clé à l'abri de tout danger. Elle éprouva subitement de la pitié pour la Belinda et le Gordon captifs de l'enveloppe sur leur feuille de papier, qui se détestaient mutuellement, eux et tout le reste.

Gordon se mit à ronfler. Elle l'embrassa délicatement sur la joue et dit : « Chut. » Il bougea et redevint silencieux, mais ne s'éveilla pas. Elle se blottit contre lui et se rendormit bientôt.

Après le déjeuner, le lendemain, en discutant avec un importateur de marbre toscan, Gordon parut interloqué et il porta la main à sa poitrine. Il déclara : « Je suis vraiment navré. » Puis ses genoux se déroberent, et il tomba par terre. On appela une ambulance, mais Gordon était mort quand elle arriva. Il avait trente-six ans.

Au cours de l'enquête, le médecin légiste annonça que l'autopsie avait mis en évidence une faiblesse congénitale du cœur de Gordon. Il aurait pu lâcher n'importe quand.

Pendant les trois jours qui suivirent le décès de Gordon, Belinda ne ressentit rien, un rien profond et terrible. Elle consola les enfants, parla à ses amis et aux amis de Gordon, à sa propre famille et à la famille de Gordon, recevant leurs condoléances avec grâce et douceur, comme on accepte des présents qu'on ne désirait pas. Elle écoutait les gens pleurer Gordon, ce qu'elle n'avait toujours pas fait. Elle disait tout ce qu'il fallait dire, et ne ressentait rien du tout.

Mélanie, qui avait onze ans, semblait bien accepter la chose. Kevin abandonna ses livres et ses jeux vidéo, et s'assit dans sa chambre, regardant par la fenêtre, refusant de parler.